

Alain Martineau, *Herbert Marcuse's Utopia*. Montréal, Harveset House, 1986, 156 pp.

Richard Gervais

Volume 15, numéro 1, printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027048ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027048ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gervais, R. (1988). Compte rendu de [Alain Martineau, *Herbert Marcuse's Utopia*. Montréal, Harveset House, 1986, 156 pp.] *Philosophiques*, 15(1), 240–243. <https://doi.org/10.7202/027048ar>

ALAIN MARTINEAU, *Herbert Marcuse's Utopia*. Montréal, Harveset House, 1986, 156 pp.

par Richard Gervais

Ceux-là s'intéresseront à *Herbert Marcuse's Utopia* qui n'oublie pas que Marcuse, outre d'avoir été à son corps plus ou moins consentant le philosophe drugstorisé du mouvement étudiant des années 1960, incarne l'une des grandes positions théoriques de ce siècle, celle de la « pensée négative » enracinée dans la première École de Francfort. « La contribution de Marcuse est à chercher dans l'École de Francfort » (p. 23), soutient Martineau qui indirectement pointe du doigt l'« utopisme » de toute l'école.

C'est le mérite de ce livre — qui lui vaut son titre — d'aborder Marcuse par le côté qui en permet sans doute la meilleure saisie : le thème utopique. En situant systématiquement la pensée marcusienne dans la perspective de l'« esprit de l'utopie » (p. 3), l'ouvrage de Martineau introduit à ce qui fit tant sa popularité historique que son syncrétisme théorique.

Cet angle de tir permet à Martineau d'inscrire d'emblée son étude dans le cadre de l'aggiornamento actuel de la modernité. Car si l'utopie est devenue réalisable aujourd'hui, comme le prétend l'auteur de *La fin de l'utopie* (1968), la modernité ne s'en trouve-t-elle pas réinterpellée dans ses fondements ? Et si tel est le cas, l'œuvre marcusienne, parce qu'elle prendrait acte de cette pertinence renouvelée de l'utopisme, n'offre-t-elle pas un accès privilégié à la crise d'identité de la modernité, en même temps qu'une solution possible. En somme, s'interroge Martineau, « l'utopisme contemporain sous-tendant l'œuvre marcusienne ne force-t-il pas une redéfinition de la modernité ? » (p. 4) et « l'espoir de la modernité ne gît-il pas du côté de l'utopie de Marcuse ? » (p. 5). Hélas, cette judicieuse et passionnante question, posée en « Introduction », est ignorée dans le corps de l'ouvrage pour n'être reprise, fleur de rhétorique, qu'en « Conclusion ».

Le chapitre I (« L'homme Marcuse », pp. 7-26) revêt peu d'intérêt relativement au thème adopté de l'utopisme marcusien, encore qu'il rende d'utiles services à qui veut s'introduire à la biographie intellectuelle du penseur germano-américain. Y sont distinguées les « principales étapes

ayant servi d'arrière-plan biographique à l'évolution de sa pensée » (p. 7) : la période de Weimar, début de l'engagement politique de Marcuse (1919-1933) ; la période étasunienne de l'École de Francfort (1934-1942) ; le silence littéraire à Washington (1942-1949) ; la radicalisation croissante à Brandeis (1950-1965) ; et la gloire à San Diego (1965-1979). Notons au passage l'excellente définition du dilemme foncier de Marcuse « coincé entre le désir, d'une part, d'exprimer son pessimisme relativement à la révolution et, d'autre part, de défendre son optimisme utopique » (p. 24).

Les chapitres II, III, IV et V traitent respectivement des « précurseurs de l'utopie de Marcuse » (pp. 27-60), de l'« esthétique romantique » de ce dernier (pp. 61-87), de sa « politique idéologique » (pp. 88-104) et enfin de son « éthique révolutionnaire » (pp. 105-111). Les sources auxquelles puise Martineau sont multiples et variées. Il cite des lettres et des interviews moins connues de Marcuse qui complètent et concrétisent le portrait préalable qu'on pourrait s'en être fait. Non seulement Martineau semble connaître tout ce que Marcuse a écrit, mais aussi pratiquement tout ce qui s'est écrit sur Marcuse. Aussi, ce livre est-il une mine de références (leur nombre est même excessif : 742 pour 113 pages de texte) et son index thématique et onomastique un précieux outil. Une bibliographie — manquante — aurait toutefois rehaussé sa valeur comme ouvrage de consultation.

Le chapitre II consolide l'approche choisie en inscrivant Marcuse, comme il le faisait lui-même, dans la lignée historique des penseurs utopistes. Martineau donne en outre tout leur poids à certains rapprochements Marcuse/Babeuf (pp. 36 suiv.), Marcuse/Schiller (pp. 38 suiv.), Marcuse/Fourier (pp. 39 suiv.). Les connexions établies avec les thèses luxemburgistes et mannheimiennes sont également instructives (p. 55 suiv.). Mais dans cette revue des sources de Marcuse, l'auteur oublie Heidegger. Lacune sérieuse puisque l'anti-technicisme marcusien est dans une large mesure d'inspiration heideggerienne. L'intérêt de Marcuse pour la pensée de celui qui fut son directeur de thèse n'était qu'effleuré dans le chapitre précédent. Il faut se demander si cet oubli n'est pas imputable à une contradiction inaperçue dans la problématisation de Martineau. Si l'utopisme contemporain trouve en Marcuse un digne représentant, comment cet utopisme peut-il procéder de l'exaltation que suscite le progrès techno-scientifique (p. 3), alors que l'utopisme de Marcuse procède pour sa part de la crainte inspirée par ce même progrès jugé mortifère ? Cette contradiction renvoie à mon avis à un usage non spécifié du concept de « dystopie » (p. 3 etc.).

À l'encontre de nombreux interprètes qui ont cru que l'auteur de *The Aesthetic Dimension* (1978) se réfugiait dans l'esthétisme parce que dépité d'une révolution décidément orpheline de son agent historique traditionnel, Martineau montre avec raison que la préoccupation esthétique accompagne d'un bout à l'autre le cheminement de Marcuse et est essentielle à sa pensée (ch. III). Marcuse ne sublime pas dans l'esthétique ses penchants pour la révolution, la révolution même est devenue esthétique. La révolution à l'ordre du jour n'est plus d'ordre « quantitatif » ou « économique » mais

« qualitatif » ou « culturel » : « il ne suffit pas de satisfaire les besoins ; les besoins eux-mêmes doivent être changés » (p. 69). Cette politisation marcussienne de l'esthétique induit une réhabilitation du romantisme tenu pour réactionnaire par les marxistes, de même qu'elle aurait dû, me semble-t-il, être l'occasion pour Martineau de spécifier davantage le legs francfortais de Marcuse (Adorno, Benjamin).

Martineau montre que cette politisation de l'esthétique est autant une « esthétisation du politique » (p. 88) et donc en tant que telle une négation de ce dernier. Il oppose à Marcuse la thèse freudienne d'une « essence » du politique ayant sa consistance et sa rationalité propres (pp. 88, 101). Il emprunte à J. Freund, O. Reboul et J. Baechler la notion de « politique idéologique » pour titrer son chapitre IV, mais la prend-il en bonne ou mauvaise part ? En effet, refusant l'usage purement négatif du terme idéologie (p. 96), auquel il préfère pour cette raison celui de « politique idéologique », il reproche à Marcuse de s'être adonné à cette dernière en cédant à la « partialité » plutôt qu'à la seule — et inévitable en politique — « partisanerie » (p. 97). Or aux yeux du Baechler dont Martineau se réclame pourtant, faire de la politique, c'est *volens nolens* faire de la politique idéologique, chose non pas répréhensible mais louable.

Le chapitre V en vient à ce qui m'apparaît le plus important : l'inhérence du criticisme social et de l'utopisme, deux facettes d'une même attitude intellectuelle. Martineau, qui soutient que l'utopisme n'est pas seulement un genre littéraire, ni même l'aspiration à une autre société, mais un mode de penser, un « esprit », en dégage ici la caractéristique première qui est de s'enfermer dans la comparaison sempiternelle de l'être et du devoir-être (pp. 105, 110). Le politicisme marcussien — ce réflexe « gauchiste » politisant tout, notamment la science et la technique — se montre ainsi pour ce qu'il est : un moralisme. Martineau, faisant fond sur la fameuse distinction de M. Weber, écrit que Marcuse « subordonne l'éthique de la responsabilité à l'éthique de la conviction » (p. 106). La formule n'est pas erronée mais sans doute euphémique, compte tenu de la thèse même de ce chapitre voulant, semble-t-il, que l'« éthique révolutionnaire » de Marcuse, la « nouvelle moralité » qu'il préconise, son « éthos esthétique » supprime la politique « à l'ancienne ». On se surprendra par ailleurs que l'auteur n'ait pas fait ici ne serait-ce qu'une allusion au recours sartrien de Marcuse (notamment dans *L'homme unidimensionnel*, ch. 8), car ce recours est précisément motivé par le tour foncièrement éthique de l'« ontologie » sartrienne. Martineau prenait la peine de souligner dans un chapitre antérieur (p. 14) la recension particulièrement substantielle de *L'être et le néant* par Marcuse. Il rate ici l'occasion de fournir de ce fait la raison profonde — il est vrai qu'il avait aussi, à côté de Heidegger, oublié Sartre dans son inventaire des sources marcussiennes.

Comme introduction à la pensée de Herbert Marcuse et à la littérature marcussienne en général, ce livre sera utile. D'avoir abordé l'œuvre de Marcuse au moyen des outils que pouvait fournir une appréhension préalable de l'« esprit utopique » jette nécessairement sur l'œuvre en question une

lumière efficace, parce que Marcuse *est* un utopiste. Mais comme réflexion sur la signification et la portée du marcusianisme — notamment si on cherche réponse à la question de l'« Introduction » sur le rapport entre utopisme marcusien et modernité —, on sera déçu.

*Département de philosophie,
Université de Montréal.*